A ROSIÈRE
SALENCY,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES,

asson, Alexandre Frédéric Jacques de, marquis de Pezay

PAR PEZAY,

Musique de M. GRÉTRY,

Représentée, pour la première fois, à Paris, par les Comédiens Italiens, en 1771.



A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1808.

PERSONNAGES.

CÉCILE, désignée Rosière.
COLIN, amant de la Rosière.
HERPIN, père de la Rosière.
LE BAILLI de Salency.
LE SEIGNEUR de Salency.
NINA,
LUCILE, } prétendantes à la Rose.
ANNETTE,
JEAN GAUD, meûnier du village voisin.
TRÉTARE,
HUBERT, } Juges Vieillards.
ARNAUD,
Habitans et Habitantes de Salency.
Suite du seigneur.

Le Théâtre représente une place de village ornée d'arbres, sur laquelle donne la maison du père de la Rosière. Toute la façade de cette maison doit être décorée de guirlandes de fleurs et de feuillages, et un large drapeau blanc déployé doit couronner cette décoration. Ces ornemens doivent être disposés de façon que l'on puisse sortir de la maison, mais non y rentrer sans le voir.

LA ROSIÈRE DE SALENCY.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CECILE, *assise sur la porte, et travaillant à un petit métier à dentelle.*

ARIETTE.

Quel beau jour se dispose !
Qu'il promet de douceur !
Je recevrai la Rose
Des mains de monseigneur.
(*Cecile se lève et regarde les ornemens dont sa porte est décorée.*)
Ce beau drapeau, ce verd feuillage,
Et ces rameaux en fleur,
Sont le signal et le présage
De ma gloire et de mon bonheur,
L'un et l'autre est cher à mon cœur.
Tout ce que j'aime le partage.
Encore ce matin,
Mon père et Colin
Souriaient,
Me paraient
De cette fleur si chère ;
S'empressaient,
M'appelaient
La belle Rosière,
Ah, Colin ! ah, mon père !
Venez tous deux,
Que mon bonheur vous rende heureux.

SCENE II.

CECILE et COLIN, *qui doit entrer sans être vu, un moment avant que l'Ariette finisse.*

CECILE.

Mais le méchant Colin ne vient pas.

COLIN, *se montrant et prenant une main à Cécile.*

Le voici.

CECILE

Quoi ! te voilà, mon cher ami !
Mais, tu reviens ce soir plus tard qu'à l'ordinaire !

COLIN.

En chemin cependant je ne m'arrête guere.
Quand je viens te rejoindre ici.

(*Il montre à Cécile les ornemens qui décorent sa maison.*)

Oh ! les charmantes fleurs ! qu'il est verd ce feuillage !
Ah ! que j'aime ce beau drapeau !
Ma Cécile, quel doux tableau !
A ta vertu c'est un hommage.

CECILE.

Colin, on obtient ce trésor,
Pour prix de quinze ans de sagesse ;
Hélas ! au prix de la tendresse,
Crois-moi, j'ai plus de droits encor.

COLIN.

Cécile, c'est la même chose ;
Faire le bien sans vanité,
Aimer avec fidélité,
C'est deux fois mériter la Rose.

CECILE.

A propos, Colin ; le Bailli
Tantôt est venu chez mon père.

COLIN.

Je l'ai rencontré près d'ici,
Encor plus renfrogné, plus brusque et plus sévère,
Que lui voulait-il donc ?....

CECILE.

Ah ! je ne le sais pas ;
Mais il gesticulait, puis il parlait tout bas,
Me regardait....

COLIN.

Sais-tu que dans tout le village
On prétend que ce vieux jaloux
Veut t'obtenir en mariage ?
Il t'aime.

CECILE.

Lui m'aimer ? De l'amour à son âge !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI, *sans être vu.*

CECILE.

Est-ce qu'on peut aimer avec un tel visage ?
Ah, mon Dieu ! qu'il est laid quand il fait les yeux doux...

(*Colin prend un air sombre, et s'écarte un peu de Cécile.*)

LE BAILLI, *à part*

C'est de moi qu'ils parlent, je gage ;
Mais, parbleu, je les tiens. (*Il sort en colère.*)

SCENE IV.

COLIN, CECILE.

CECILE.

Tu t'éloignes de nous ?

COLIN, *tendrement.*

Ah, Cécile !

CECILE, *se rapprochant.*

Eh! qu'as tu ?

COLIN.

Qu'a répondu ton père ?

CECILE.

Il m'a dit doucement: » Cécile, éloignez-vous. »
Puis un moment après, j'ai vu, de la chaumière,
Le Bailli sortir en courroux. (*D'un air content.*)
Mais va, si tu savais...

COLIN.

Quoi donc, quoi donc ?

CECILE.

J'espère...
Mon père....

COLIN.

Eh bien ?

CECILE.

Tantôt il m'a parlé de toi.

COLIN.

Eh bien ! eh bien ! que t'a-t-il dit de moi?
Instruis-moi donc.

CECILE.

Il m'a dit: » Oui, ma fille,
» Je voudrais que Colin fut de notre famille.

COLIN.

Eh, bon ! il fallait bien alors le caresser.
Ensuite, après...

CECILE.

J'ai répandu des larmes.

COLIN.

Tu pleurais ?

CECILE.

Oui, Colin, oui, j'y trouvais des charmes;
Et lui-même, en pleurant, est venu m'embrasser.

COLIN.

Va, je le crois, son âme est généreuse ;
C'est à moi qu'il garde ta main.

CECILE.

Il dit qu'il veut me rendre heureuse ;
Il faut bien le croire, Colin.

DUO.

CECILE.
La plus douce espérance
Luit au fond de mon cœur.
COLIN.
Mon cœur jouit d'avance
Du calme et du bonheur.
Ah ! si jamais ton père
Consent à nous unir !
CECILE.
Comme il aimait ma mère
Sauras-tu me chérir?
COLIN.
Ah ! je veux que lui-même
Te dise, en me voyant,
J'aimais d'amour extrême,
Mais je n'aimais pas tant
Quels soins doit-il attendre
Pour un bienfait si doux ?
CECILE.
Il faut encor le rendre
Plus fortuné que nous.
COLIN.
Je veux par nos tendresses
Le faire rajeûnir.
CECILE.
Il faut par nos caresses
L'empêcher de vieillir.
ENSEMBLE.
La plus douce espérance
Luit au fond de mon cœur !
Ah ! jouissons d'avance
Du calme et du bonheur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI, *dans le fond du théâtre, amenant avec lui* NINA et LUCILE.

LE BAILLI, *à Nina et à Lucile, en tirant une écritoire et du papier de sa poche.*

Vous, observez bien tout; moi je vais tout écrire.

CECILE, *à Colin en soupirant, tandis que Nina et Lucile s'approchent pour écouter.*

Mais il faut nous quitter.

LE BAILLI, *écrivant, et d'un ton emphatique.*

Notons qu'elle en soupire.

COLIN, *à Cécile.*

Sitôt?

CECILE.

Au point du jour ici nous reviendrons.

LE BAILLI, *écrivant.*

Rendez-vous du matin, vîte, verbalisons.

CECILE.

Ecoute-moi, Colin; demain mon pauvre père,
Pour parer sa cabane, où viendra Monseigneur,
Pour son âge, sans doute, aura beaucoup à faire;
Tu viendras nous aider.

COLIN.

Oh! oui, de bien bon cœur.
Sans doute, il faut qu'en paix le bon vieillard sommeille.
Il faut que tout soit prêt, même avant qu'il s'éveille.
(*En se rapprochant tendrement de Cécile.*)
Tu dois en attendant le baiser de l'adieu. (*Il l'embrasse.*)

LUCILE, *accourant vers le Bailli.*

Un baiser !

NINA.

Un baiser !

LE BAILLI, *changeant d'attitude et plus en colère que jamais.*

Je l'ai trop vu, morbleu...

COLIN, *à Cécile.*

Tu n'as donc plus rien à me dire?

CECILE.

Mets ta main sur mon cœur, il parlera pour moi.

(*Colin pose la main sur le cœur de Cécile, tandis que le Bailli se rapproche entre les deux petites filles.*)

NINA, *à Lucile en riant.*

Comme elle est tendre.

LE BAILLI, *gesticulant.*

Je le crois....

COLIN.

Ah! Cécile, comme il bat vîte!

CECILE, *à Colin, en rentrant chez elle.*

C'est de plaisir quand je te vois,
C'est de chagrin quand je te quitte.

SCENE VI.

LE BAILLI, NINA, LUCILE, *évitant d'être vus par Cécile qui rentre chez elle, et par Colin qui sort.*

TRIO.

LE BAILLI, *furieux.*
Vous l'avez, je crois, entendu:

NINA et LUCILE, *avec malice*
Oh, oui, de l'une et de l'autre oreille.

LE BAILLI.
De vos deux yeux vous l'avez vu?

NINA et LUCILE.
Oh! toutes les deux à merveille.

LE BAILLI, *reprenant son procés-verbal.*
Ecrivons donc vîte, écrivons.

LUCILE.
Comme elle embrasse les garçons,

NINA.
D'elle il faut prendre des leçons.

LE BAILLI, *à part*
Pauvre Bailli que vas-tu faire?
Te venger de ne pouvoir plaire;
C'est le sort de tous les barbons.

NINA et LUCILE.
Comme elle est sage la Rosière!
D'elle il faut prendre des leçons;
Comme elle embrasse les garçons!

LE BAILLI, *reprenant son papier.*
Ce baiser me rend ma colère;
Verbalisons, verbalisons.

NINA et LUCILE.
Ah! la friponne, l'entend-elle?

LE BAILLI.
Verbalisons, verbalisons.

LUCILE.
La main d'un garçon sur son cœur!

LE BAILLI, *à part.*
La rend encor cent fois plus belle.

NINA et LUCILE.
Ah! qu'elle est sage!

LE BAILLI.
Ah! qu'elle est belle!

ENSEMBLE.

NINA et LUCILE.
Et vîte, donnez-lui la fleur.

LE BAILLI.
Demain elle n'a plus la Rose,
Et je ferai valoir vos droits.

NINA et LUCILE.
Et mais vraiment, c'est autre chose

NINA, *à part au Bailli.*
Vous ferez donc valoir mes droits?

LE BAILLI.
Ah! livrons-nous à ma fureur!

LUCILE, *à part au Bailli.*
A la Rose aussi j'ai des droits.

LE BAILLI, *à part à Nina.*
Comptez sur moi; laissez moi faire.
(*à part à Lucile.*)
Je me charge de votre affaire...
Et si je souffre et ne puis plaire
Nous souffrirons tous à la fois.

ENSEMBLE.

NINA et LUCILE.
Demain chacun reprend ses droits.

LE BAILLI, *à part.*
Mais si je souffre et ne puis plaire,
Nous souffrirons tous à la fois.

LUCILE, *à part, avec l'air gai.*
Ce sera moi.

NINA, *à part, sautant,*
Ce sera moi, je gage.

LE BAILLI, *avec emphase, repliant son papier.*
Or ça, mon verbal est fini;
Il faut maintenant que ceci
Soit connu de tout le village.

NINA, *avec l'air un peu étonné.*
Il faut le dire?

LE BAILLI.
Assurément.

LUCILE.
Mais, Monsieur le Bailli, n'est-ce pas bien méchant?

LE BAILLI, *avec l'air sentencieux.*
Le bon ordre le veut, et le ciel vous engage;
Quand on cache le mal, c'est qu'on en fait autant.

LUCILE.
Oh bien, s'il est ainsi....

NINA, *avec vivacité.*
Nous dirons tout vraiment.

LE BAILLI.
Apprenez-le aux garçons, aux filles,
(Surtout aux filles cependant,
Pour que cela plus promptement
Se répande dans les familles.)
Et pour hâter encor l'effet
De ce que je viens de prescrire
A ceux qui seront du secret,
Recommandez de n'en rien dire.

NINA.
Fort bien.

LE BAILLI.

Si dans ces lieux Cécile peut venir,
Sans perdre un seul moment, vous viendrez m'avertir.

NINA.

Comptez sur nous pour vous instruire.

LE BAILLI.

Demain la rose, adieu ; je compte sur vos soins. (*A part.*)
J'y dois compter, leur cause à la mienne est égale :
Des filles aisément l'on fait des faux témoins,
Quand il s'agit d'une rivale. (*Il sort.*)

SCENE VII.

NINA, LUCILE.

DUO.

NINA.

Ecoute-moi, Lucile,
Parle-moi franchement.

LUCILE.

Ah ! rien n'est plus facile.

NINA.

Pas tant, pas tant, pas tant,
Le Bailli se dispose
A combler tous nos vœux.

LUCILE.

Mais il n'a qu'une Rose.

NINA.

Et nous, nous sommes deux.

LUCILE

Eh bien, il faut attendre.

NINA.

Il vaut mieux nous entendre.

LUCILE.

Je sais bien ce qu'il m'a promis.

NINA.

C'est à moi qu'il garde le prix.

ENSEMBLE

C'est à moi qu'il garde le prix.
Je sais bien ce qu'il m'a promis.

LUCILE.

Et puis, à la couronne,
J'ai des droits que vous n'avez pas,

NINA.

Et s'il vous plaît, qui vous les donne ?
Ah ! c'est votre amour pour Licas.
Ma Lucile, a la préférence,
Mon droit, crois moi, vaut bien le tien.

LUCILE.

Oui, c'est votre innocence
Et l'amour de Bastien.

ENSEMBLE.

Pour un baiser. pauvre Cécile,
Tu perdis le prix injustement.

LUCILE.

Vous en avez bien donné cent.

NINA.

Et vous à Licas plus de mille.

ENSEMBLE.

Pour un baiser, etc.

LUCILE.

J'entends du bruit : Cécile vient ici

NINA.

Nous, courons vîte avertir le Bailli.

SCENE VIII.

LUCILE, NINA, CECILE.

CECILE, *avec gaîté.*

Nina, Nina !

LUCILE, *avec ironie, et prête à sortir.*

Bon soir.

CECILE.

Vous me fuyez, Lucile ?

NINA, *entraînant Lucile.*

Nous souhaitons la Rose à la sage Cécile.

SCENE IX.

CECILE, *seule.*

Eh! mais, quel changement ! d'où vient cette froideur.
Quoi ! l'on connaît l'envie au fond de nos campagnes !
Si je croyais que mon bonheur
Dût un moment affliger mes compagnes!
Ma gloire attristerait mon cœur.
(*Pendant l'Ariette suivante la Lune paraît.*)

ARIETTE.

Quand le rossignol du boccage
Chante le printemps de retour,
Les fauvettes de l'alentour
Jouissent de son doux ramage;
Sur les arbres du voisinage
On les voit voler à leur tour,
Et confondre sous le feuillage
Leurs succès et leur chant d'amour.
Vous innocentes pastourelles,
Imitez ces oiseaux heureux;
Prenez-les en tout pour modèles.
Chantez comme eux,
Comme eux soyez fidèles;
Et si jamais quelque berger
Vous fait sentir la jalousie,
Ah! du moins, ignorez l'envie!
Dans nos bois, dans notre prairie
Que son tourment soit étranger.

SCENE X

LE BAILLI, CECILE.

CECILE, *sans voir le Bailli.*

Quel beau soir!

LE BAILLI, *à part.*

La voici, tant mieux.
Peignons-lui ma flamme amoureuse;
Au clair de lune ici, je paroîtrai moins vieux.

CECILE, *sans voir le Bailli, et rassemblant ses ouvrages.*

Mon père dort content, ah! que je suis heureuse!
(*Elle apperçoit le Bailli.*)
Ah! bon soir, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI, *avec un air doucereux.*

Comment! vous voilà seule ici?

CECILE, *voulant s'en aller.*

Ce n'est pas pour long-tems, je rentre chez mon père.

LE BAILLI, *la retenant avec un air tendre.*

Elle est belle le soir tout comme le matin..
Par ma foi, la Rose, ma chère,
N'aura pas trop beau jeu demain,
Auprès du teint de la Rosière.

CECILE.

Tous ces complimens-là sont, je crois, fort jolis.

Mais je n'y comprends rien, je vous en avertis.

LE BAILLI, *se contraignant, et voulant caresser Cécile.*

Ou ce cœur est bien tendre ou la mine est trompeuse.

CECILE, *se reculant.*

Parlez d'un peu plus loin, le soir je suis peureuse.

LE BAILLI. *à part.*

Modérons-nous,.. J'étouffe, en vérité...

(*Après un repos marqué, et avec l'air bien composé.*)

Cécile, je vous crois bien sage !
Car ce n'est rien que la beauté,
Et dans ce jour je suis tenté
De vous avoir en mariage...

CECILE, *en riant.*

Je le sais, Colin me l'a dit.

LE BAILLI, *vivement.*

Comment ? d'où le sait-il ?

CECILE.

Bah, bah, tout le village
En parle, et plus encore en rit;
Mais, je vous l'avouerai, j'en ris bien davantage.

LE BAILLI, *à part.*

A chaque mot nouvel outrage.. (*haut.*)
Si je veux votre père est prêt à nous unir.

CECILE, *effrayée, et voulant s'enfuir.*

Ah ! je cours aux pieds de mon père...

LE BAILLI, *l'arrêtant.*

Arrêtez, arrêtez, il n'est pas necessaire,
Non, de vous seule ici je veux vous obtenir...
A mon ardeur soyez sensible,
Dites-lui que vous m'aimez bien.

CECILE.

Moi ?

LE BAILLI.

Que vous m'adorez.

CECILE.

Cela m'est impossible.

LE BAILLI.

Petite, mais pourquoi ?

CECILE, *avec impatience.*

Parce qu'il n'en est rien.

LE BAILLI.

Si vous saviez le prix d'un mari de mon âge !

CECILE.

Cela dépend du goût, et chacun a le sien ;
Je le dis franchement, vous n'êtes pas du mien.

LE BAILLI, *d'un air géné et avec emphase.*

Que d'honneur tout-à-coup vous auriez en partage !

Si vous me prenez pour mari,
Songez que vous serez la femme d'un Bailli !
De tous nos habitans vous recevrez l'hommage;
On vous appellera *Madame*, en ce village.

CECILE, *riant, et se moquant tout-à-fait du Bailli.*

C'est trop beau pour moi; grand merci.

LE BAILLI, *en colère.*

Vous me bravez !... Eh bien, petite ingratte,
Tremblez, temblez à votre tour.
Tous ces petits serpens d'amour
Vous déchirent dès qu'on les flatte..
Plus de pitié.

CECILE.

Pourquoi ce grand courroux?
Mais, s'il vous plaît...

LE BAILLI,

Taisez-vous, taisez-vous.
Au conseil des vieillards je vais faire connaître
Le charmant choix qu'ils avoient fait.
Vous avez trop-tôt cru le triomphe complet;
Votre amour pour Colin dans son jour va paraître;
Colin sera banni; j'ai mes témoins là bas... (*à part.*)
Et parbleu j'en ferais, si je n'en avais pas.

DUO.

LE BAILLI, *tirant un grand papier de sa poche.*

Oui, oui, si je ne peux te plaire,
Tremble, je te serai fatal.

CECILE.

Oh, ciel! quelle injuste colère!
Quel est donc ce papier fatal?

LE BAILLI.

Tremble, redoute ma colère,
L'amour et mon procès-verbal.

(*montrant le papier.*)

ENSEMBLE.

CECILE.	LE BAILLI.
Quelle injuste colère!	Tremble, redoute ma colère
Quel est donc ce papie fatal?	Et mon procès-verbal.

LE BAILLI.

Là sont marqués à chaque page,
Là sont notés, là sont écrits
Les rendez-vous.

CECILE.

Les rendez-vous..

LE BAILLI.

Les baisers pris!

CECILE.

Les baisers pris!

LE BAILLI.

Les baisers pris.

ENSEMBLE.

CECILE.

Dieu ! quel affront ! ciel quel outrage.
Colin les aurais-tu prédis ?

LE BAILLI.

Là sont marqués à chaque page,
Là sont notés, là sont écrits
Les rendez-vous, les baisers pris.

LE BAILLI, *voulant porter la main sur le cœur de Cécile.*

Ce cœur bat-il toujours si vîte ?
Mais non, son Colin n'est pas là.

CECILE.

Ah ! de frayeur mon cœur palpite.
Mais qu'entend-il donc par cela ?

LE BAILLI, *d'un air moqueur.*

Non, non, son Colin n'est pas-là,
Et pour lui seul ce cœur s'agite,
Ou s'il s'agite ici pour moi,
C'est de plaisir quand je te quitte,
C'est de chagrin quand je te voi.

ENSEMBLE

CECILE.

Ah ! de frayeur mon cœur palpite!
Oui, de frayeur mon cœur palpite ;
Mais qu'entend-il donc par cela ;

Quelle injuste colère !
Quel est donc ce papier fatal !

LE BAILLI.

Oui pour lui seul ce cœur s'agite ;
Ou s'il s'agite ici pour moi,
C'est de plaisir quand je te quitte,
C'est du chagrin quand je te voi.
Oui, oui, si je ne peux te plaire,
Je te serai fatal,
Redoute ma colère,
L'amour et mon procès-verbal.

SCENE XI.

LE BAILLI, CECILE, LES SERGENS, PAYSANS, PAYSANNES.

(*Trois petites filles se détachent pour concerter ensemble sur un des cotés du Théâtre. Cécile éplorée reste devant sa porte, et s'oppose avec les gestes de l'attendrissement et du désespoir, aux Sergens que le Bailli excite à dépouiller sa maison des ornemens qui la décorent.*

CHŒUR.

LE BAILLI.

Hola, Sergent, vengez l'outrage :
Arrachez ces marques d'honneur.

LES PAYSANS.

Qu'a-t-elle fait ? c'est un outrage,
Elle est si belle, elle est si sage ;
Partagez ses douleurs.
Laissez-vous toucher par ses pleurs.

CECILE.

Ciel! quel affront! Dieu! quel outrage
Ah ! déchirez plutôt mon cœur.

LES PETITES FILLES.

On l'a surprise avec Colin.

LES PAYSANS.

Qu'a-t-elle fait ? c'est un outrage,
Elle est si belle, elle est si sage ;
Laissez vous toucher par ses pleurs.

LE BAILLI.

Holà, Sergens, vengez l'outrage.

CECILE.

Ah ! déchirez plutôt mon cœur.
Ah, je frissonne,
Tout m'abandonne ;
Ah.., (*Elle rentre.*)

LES PAYSANNES.

Elle qu'on disait si sage,
Demain n'a plus la fleur.

LES PAYSANS.
En la voyant qui ne partage sa douleur.

LE BAILLI, *montrant le drapeau et les festons de fleurs.*
Arrachez ces marques d honneur.
Obéissez, je vous l'ordonne;
S'il faut l'exemple, je le donne.
(*Il arrache.*)

LES PAYSANNES.
Hélas pour perdre la couronne,
A-t-elle donc un si grand tort.

LES PAYSANS.
Qu'a-t-elle fait; c'est un outrage,
C'est un affront, c'est un outrage;
Hélas, quel sort, quel triste sort,
Hé bien, pour perdre la couronne,
Qu'a-t-elle fait, quel est son *tort*?

LES SERGENS.
Obéissons, on nous l'ordonne,
Obéissons avec effort.

LE BAILLI.
Obéissez, je vous l'ordonne,
C'est la justice qui l'ordonne.
(*à part.*)
Loin d'elle je me sens plus fort.
(*Haut.*)
On l'a surprise avec Colin.
(*à part.*)
Loin d'elle je me sens plus fort.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre doit s'éclaircir insensiblement et marquer les progrès du jour. Il reste à la maison de la Rosière quelques vestiges des guirlandes que le Bailli a fait arracher. Avant la ritournelle du Duo, on entend un coup de tonnerre éloigné, et pendant la ritournelle un autre.

SCENE PREMIERE.

CECILE, COLIN, *avec les gestes de la colère et du désespoir; ils entrent chacun d'un côté opposé, et vont promptement l'un à l'autre.*

DUO.

CECILE.
Colin, quel est mon crime?

COLIN, *montrant les ornemens arrachés.*
Reconnais le bailli.

CECILE.
Il dit l'amour un crime.

COLIN.
Il en juge par lui.

CECILE.
Le nôtre est légitime.

COLIN.
L'amour n'est point un crime.

ENSEMBLE.

CECILE.
Dieu des amours,
Viens nous rendre de beaux jours.

COLIN.
Oui, repose-toi sur lui,
Oui, l'amour est notre appui.
Quoi, peux-tu douter de son secours,
Il nous protège, et pour toujours;
Il veille sur nos jours.

CECILE.
J'entends mon père.

COLIN.
Non, non, ma chère,
Il dort, il dort.

CECILE.
Affreux mystère,
Craindre son père,
O triste sort.

COLIN.
Fille trop chère,
Tu crains ton père,
Tu méritais un meilleur sort.

CECILE.
O triste sort.

COLIN.
S'il faut une victime,
Que j'en serve seul en ce jour.

CECILE.
S'il faut une victime
Que j'en serve seule à l'amour.

ENSEMBLE.

CECILE.
Si l'amour est un crime,
Je suis bien coupable en ce jour.

COLIN.
L'inconstance est un crime;
Mais c'est le seul en amour.

CECILE.
Le nôtre est légitime.

COLIN.
L'amour n'est point un crime.

ENSEMBLE.

CECILE.
Dieu des amours, etc.

COLIN.
Oui, repose-toi sur lui, etc.

CECILE.
L'amour est un crime?

COLIN.
Le nôtre est légitime.

ENSEMBLE.

CECILE.
Dieu des amours, etc.

COLIN.
Oui, repose-toi sur lui, etc.

S'il faut une victime,
Que j'en serve { seul en ce jour. / seule à l'amour.

COLIN.
Va, va, j'ai tout appris.

CECILE.
Colin, qu'allons-nous faire
Où me cacher, où fuir, en revoyant mon père?
Prévois-tu toute sa fureur?
Il va m'accuser de sa honte.

COLIN.
Ah! je crains son courroux.

CECILE.
Je crains plus sa douleur!

COLIN.

Va, la vengeance sera prompte.
(*On entend un coup de tonnerre dans l'éloignement.*)

CECILE.

Que feras-tu ?

COLIN.

Je cours aux pieds de Monseigneur ;
Je lui peindrai notre malheur extrême ;
Je lui dirai combien je t'aime,
Je lui dirai les crimes du Bailli ;
J'y vole....Monseigneur n'est pas loin du village.

CECILE, *inquiette.*
(*On entend un coup de tonnerre.*)

Il n'est pas jour encor... J'entends gronder l'orage ;
Arrête.

COLIN, *écoutant le coup de tonnerre.*

Que m'importe.

CECILE, *tendrement.*

Ecoute, mon ami...
A cette heure au moulin, tu n'as point de passage,
Chacun dort à présent... Le ciel sert le Bailli,
Et la barque enchaînée...

COLIN.

Une barque aujourd'hui !

ARIETTE.

Et que me fait l'orage,
Va, je puis le braver.
Je crains peu e naufrage,
Quand il faut te sauver.
Sècher tes larmes,
Venger tes charmes
Est un devoir.
Le tourment de ton père
Ta douleur, sa colère,
Voilà le vrai danger ;
Va, cesse de me plaindre,
Ce serait m'outrager ;
Ton amant ne peut craindre
Que de vivre sans te venger.

Adieu.

CECILE, *à Colin qui veut s'en aller.*

Toi, me quitter !

COLIN.

Oui.

CECILE.

Moi, que je t'expose !

COLIN.

Cécile, il le faut...

CECILE.

Il le faut ! et pourquoi ?

COLIN, *avec chaleur.*

Pourquoi ? pour te rendre la Rose.

CECILE, *avec désespoir.*

Non, je ne le veux pas...

COLIN.

Va, ne crains rien pour moi.

(On entend le père de Cécile tousser dans la maison.)

Mais, qu'entends-je ?

CECILE.

Ciel ! c'est mon père ?

COLIN, *fuyant à toutes jambes.*

Adieu, songe à Colin. *(Un grand coup de tonnerre.)*

CECILE, *en pleurs.*

Chaque coup de tonnerre
De mon cœur vient doubler l'effroi.

(Elle fait quelques pas vers sa maison, et la regarde avec les gestes du désespoir.

Pour les regards d'un père, ah ! quelle affreuse image !
S'il y porte les yeux, oui, s'il voit cet outrage,
La mort, au même instant, descendra dans mon sein.

SCENE II.

HERPIN, CECILE.

(Pendant cette Scène, le Théâtre doit s'eclairer sensiblement. Herpin a toujours le dos tourné à sa maison, et par conséquent ne peut s'appercevoir que le drapeau n'y est plus, ce qui donne lieu à un jeu de Théâtre intéressant.)

CECILE, *avec trouble.*

C'est lui.

HERPIN.

Comme elle est vigilante !
Le plaisir éveille matin :
Il est bon d'être diligente;
Mais l'excès nuit, ma fille, il faut dormir enfin,
Je deviens vieux, ma marche est chancelante,
Ménage ta santé pour le bonheur d'Herpin.

ARIETTE.

Du poids de la vieillesse
Tu dois me soulager;
Ta gloire et ta sagesse,
M'empêchent d'y songer.

A la lumierre,
L'œil de ton père
N'a plus qu'un jour à s'animer;
Dans mon asyle,
C'est à Cécile
A le fermer.

(*Cécile embrasse son père en pleurant.*)

Tu pleures...qu'as-tu donc, mon enfant?
Ah! jouis de la matinée,
Jouis de l'espoir consolant
De la plus heureuse journée.
Tu pleures... qu'as-tu donc, mon enfant?
Du poids de la vieillesse, etc.

HERPIN, *caressant sa fille.*

Le ciel me traite bien... une fille charmante!
Des graces et des mœurs! quelle union touchante!
Quel doux prix de mes soins, tous mis à la former!
Elle à près de seize ans: pour elle enfin s'apprête
Le moment dangereux d'aimer...
Elle aime...Et c'est un cœur honnête
A qui son cœur pur s'est donné.

(*Avec vivacité, et pressant le débit.*)

Oui, ma fille, demain, pour bouquet de la fête,
Ton amant, pour époux, par moi t'es destiné.
Colin est laboureur.. eh, je le suis moi-même!
(Pour un état plus haut, il est vrai, j'étais né:)
Colin est laboureur, ma fille; mais il t'aime:
Et ce n'est point l'éclat qui rend plus fortuné.

CECILE *avec transport et tendresse.*

Non, non, l'éclat n'est rien, la richesse; eh! qu'importe.

HERPIN.

Colin sera bien aise... hem!.. fais-moi cet aveu?

CÉCILE, *avec une exclamation douloureuse.*

Mon père, ah! je le crois!

HERPIN, *en souriant.*

Mais, mon enfant, parbleu,
Il a grande raison de penser de la sorte...
Quelle joie il a dû sentir au fond du cœur,
Quand il a pu voir sur ta porte
Flotter le beau drapeau d'honneur!

CECILE, *arrêtant son père, qui a fait un mouvement pour se retourner.*

Mon père! ah! mon père!

HERPIN, *sévèrement et repoussant un peu Cécile.*

A la fin
Cécile, quel est ce mystère?
Qu'est-ce donc? *(Un coup de tonnerre.)*

CECILE, *consternée.*

Juste ciel!

HERPIN.

Vous avez du chagrin,
Et le cachez à votre père!
Vous le méritez donc? répondez à cela :

(*Il surprend sa fille jettant les yeux avec inquiétude du côté de la maison, et se tourne avec précipitation de ce côté.*)

Que regardez-vous toujours-là ?

(*Il appercoit les vestiges des guirlandes arrachées à la façade de sa maison, et reste un moment consterné.*)

DUO.

HERPIN.
O malheureuse !
Qu'as-tu donc fait?

CECILE.
Oh! malheureuse!
Je n'ai rien fait.

HERPIN.
Toi qui devais être Rosière,
Tu déshonore donc ton père?
De la gloire à la honte, hélas!
Il n'est qu'un pas.

CECILE.
De grace, écoutez-moi, mon père?

HERPIN.
Tu forces donc l'œil de ton père
A s'armer de courroux!
(*L'orage augmente.*)
Entends-tu gronder le tonnerre?
C'est toi qui l'attire sur nous.

CECILE.
Ciel! j'entends gronder le tonnerre!
(*à part.*)
Ah! Colin, que deviendrez-vous?

(*Ici on entend, dans le lointain, les habitans de Salency qui poussent des cris affreux, et dont les voix se mêlent à celles d'Herpin et de sa fille.*)

LE CHŒUR.
Dieu! quel orage!

HERPIN.
Le ciel est en courroux.

LE CHŒUR.
Sauvez ce malheureux qui nage.

HERPIN.
Le ciel est en courroux.

LE CHOEUR.
Il périt... il tombe... il surnage....
Il périt, courez tous.

HERPIN.
Fille cruelle, où courez-vous?

CECILE.
Colin, ô ciel, je perds courage;

HERPIN.
Entends-tu gronder le tonnerre?
C'est toi qui l'attire sur nous,
Tu déshonore donc ton père?
Entends-tu gronder, etc.

CECILE.
Ah Colin, que deviendrez-vous?
O ciel, épuise ta colère;
Mais frappe-moi de tous tes coups.

(*Cécile tombe aux genoux de son père, qui l'entraîne dans sa maison.*)

HERPIN.
Ah! j'ai trop vécu... Levez-vous.

SCENE III.

LE BAILLI, *accourant comme un homme qui se sauve de la pluie, il a l'air de l'effroi et du trouble.*

Quel coup du sort... quel diable eût pu s'attendre...
J'en suis encor tout étourdi...
Le ciel m'a par trop bien servi.
Pauvre Colin!... (je me croyais moins tendre,)
Pauvre Colin!.. Mais toi, pauvre Bailli!

Crois-tu ton supplice fini ?
Non, non, du vieux Herpin tu n'es pas encor gendre.
Non, de sa fille encor tu n'es pas le mari...
Oh! le vieux sot! la vieille bête!
Je deviens imbécille ou cruel tour-à-tour;
Un démon me tourne la tête...
C'est le plus fort de tous, c'est le démon d'amour.
(*Allant à la porte d'Herpin, avec l'air fort empressé.*)
Frappons... Ouvrez... c'est moi, bon homme Herpin.

SCENE IV.

LE BAILLI, HERPIN.

HERPIN *ouvrant*

Ho! ho! vous voilà bien matin!
Vous avez donc du mal à nous apprendre?

LE BAILLI.

Comment! que veut dire ceci ?

HERPIN.

Rien n'est plus facile à comprendre;
C'est qu'autrement encor vous seriez endormi.

LE BAILLI.

Un moment, si tu veux m'entendre.

HERPIN, *voulant rentrer.*

Ma fille m'a tout dit; laisse-moi, laisse-moi.

LE BAILLI.

Ecoute, Herpin, écoute....

HERPIN, *avançant sur la scène.*

Quoi?
J'écoute.

LE BAILLI

Tu chéris ta fille ?...

HERPIN, *avec transport.*

Oui, oui, je l'aime, et malgré toi
Elle est encor l'honneur de sa famille.

LE BAILLI.

Ecoute-moi... Foi d'honnête bailli...

HERPIN, *l'interrompant.*

Et malgré cet outrage infâme,
Elle est encor l'honneur de Salency.
Elle aime. Eh bien! aimer mérite-t-il un blâme?

LE BAILLI, *embarassé, et avec l'air effrayant.*

Ah! tu ne sais pas tout; écoute, mon ami.

HERPIN.

Moi, ton ami! tu connais mal mon âme.

LE BAILLI.

Rien n'est perdu : tiens, je suis riche, Herpin !
Je prends, si tu le veux, ta fille pour ma femme,
Et lui rends la Rose demain.

HERPIN.

A présent que me fait la Rose ;
Cruel, quand ta main en dispose,
Quel prix peut avoir cette fleur ?
Long-temps la main de monseigneur
Sut la rendre digne d'envie ;
Elle était le prix des vertus...
Tu la donnes... elle est flétrie,
Et ma Cécile n'en veut plus.

LE BAILLI.

Crois-tu donc m'honorer en me prenant pour gendre?

HERPIN.

Toi de Cécile époux ! va cesse d'y prétendre :
En me déshonorant aux yeux de Salency
(Non pas aux miens, c'est impossible,)
Tu peux me contraindre aujourdhui
A quitter ce hameau, mon toît jadis paisible ;
A fuir errant, infortuné,
Contraint à demander après avoir donné.
Cécile avec son pauvre père
Seule aurait trop alors à porter sa misère ;
Je veux au moins, pour adoucir son sort,
Lui garder son amant. (l'amour de tout console.)
J'aime mieux Colin pauvre, honnête, sans remord...

LE BAILLI, *avec l'air attendri et embarrassé.*

Hélas ! mon cher Herpin, ton espoir est frivole ;
Ce pauvre Colin ! il est mort.

HERPIN.

Juste ciel !...

LE BAILLI.

Pendant cet orage.

HERPIN.

Il est mort ! que dis-tu ?

LE BAILLI.

Je dis la vérité.
En passant la rivière, il aura fait naufrage :
J'ai chez moi son habit, que l'on m'a rapporté ;
On l'a trouvé sur le rivage.

DUO.

HERPIN.

Cruel, détourne ces objets
Des yeux de ma Cécile en larmes,
Si sa mort pour toi n'a des charmes;
Dérobe-les lui pour jamais.
Colin est mort! oh! ma Cécile!
Il n'est plus de bonheur pour toi;
Non, il n'est plus un jour tranquille
Pour toi, Cécile,
Ni pour moi.
Oh! ma Cécile!
Oh! triste sort!
Colin est mort.
Que viens-tu faire ici, ma fille?

LE BAILLI.

Ah! je partage tes regrets.
Oui, je partage tes regrets.
Reviens à moi, reviens à moi.
Je lui promets un sort tranquille
A ta Cécile,
Et même à toi.
Je plains son sort,
Colin est mort.
Console-toi, va pauvre fille.

SCENE V.

CECILE, *accourant.*

Colin est mort, Colin est mort!

HERPIN.

Ciel! vous voulez aussi sa mort.
O triste sort.

LE BAILLI.

Ah! je partage son triste sort.
Je plains son sort.

CECILE, *tombant évanouie dant les bras de son père.*

Il est mort!

HERPIN.

Mon enfant!

CECILE.

Mon père!

Il est mort!

HERPIN, *emportant sa fille, et poussant violemment le Bailli, qui veut l'aider.*

Laisse-nous...

LE BAILLI, *voulant toujours suivre.*

Je veux...

HERPIN, *le poussant violemment d'une main.*

Crains ma colère.

SCENE VI.

LE BAILLI, *seul.*

Le bon homme est vert quoique vieux.
Il a tant de vertus, qu'il en est ennuyeux.

SCENE VII.

LE BAILLI, JEAN-GAUD, *un bâton à la main, et le pan de son habit dans son bras.*

JEAN-GAUD, *au Bailli qui veut s'en aller.*

Hola, vous dites donc.... dites-nous la demeure....

LE BAILLI, *avec surprise et dignité.*

Et de qui ?

JEAN-GAUD.

Du bon-homme Herpin.

LE BAILLI.

Pourquoi ?

JEAN-GAUD.

Pour lui parler ?

LE BAILLI.

Lui parler ?

JEAN-GAUD.

Oui, sur l'heure.

LE BAILLI.

De quelle part ?

JEAN-GAUD, *impatienté.*

De celle de Colin.

LE BAILLI, *épouvanté et reculant.*

Es-tu sorcier, diable ou lutin ?

JEAN-GAUD.

Je ne suis ni sorcier, ni diable.

LE BAILLI.

Est-il bien sûr ?

JEAN-GAUD.

Parbleu, très véritable :
Je suis Jean-Gaud, meûnier du village voisin ;
Mais dépêchez ; voyez quel grand mystère :
Où donc est la maison ?

LE BAILLI, *cherchant à éluder.*

Herpin est en affaire.

JEAN-GAUD.

Eh bien ! c'est une affaire aussi,
Et bonne encore, et qui le fera rire ;
Mais qui n'en rira pas, c'est son chien de Bailli.
Oh ! si je le tenais...

LE BAILLI, *à part*

Me voilà bien ici.

JEAN-GAUD.

Ba, Colin m'a tout dit.

LE BAILLI.

Écoute, mon ami. (*à part.*)

Si je pouvais ici m'instruire... (*Haut.*)

Le connais-tu beaucoup Herpin ?

JEAN-GAUD.

Du tout ; pourquoi ?

LE BAILLI, *avec l'air grave.*

Je le vois bien.

JEAN-GAUD.

Comment ?

LE BAILLI.

C'est que c'est moi.

JEAN-GAUD, *avec transport, et riant lourdement.*

Je m'en étais douté ; c'est ma sorcellerie.

LE BAILLI, *vîte.*

Vraiment tu te connais en physionomie.

Mais dis, que fait Colin ?...

JEAN-GAUD.

Oh ! c'est un fier garçon !

LE BAILLI.

Oui, mais au fait.

JEAN-GAUD.

J'avons le poignet ferme ;

J'avons porté six cents, sans plus broncher qu'un terme,

Des grands prés à notre maison. .

LE BAILLI, *frappant du pied.*

Je le crois ; mais Colin ?

JEAN-GAUD.

C'est bien autre merveille.

Je ne suis qu'un enfant en sa comparaison ;

Si nous tenions tous deux le Bailli par l'oreille,

Il serait secoué de la bonne façon.

(*Le Bailli effrayé s'éloigne toujours de Jean-Gaud, qui s'en approche avec l'air de la confiance.*

ARIETTE.

Ma barque légère
Portait mes filets ;
L'onde la plus claire
Servait mes projets.
Soudain un tapage
A faire trembler,
Au ciel faisant rage,
Vient tout ébranler.
Ma barque s'engage,
S'échappe en débris,
L'écho du rivage,
Repousse mes cris ;
Colin à la nage,
S'unit à mon sort,
Et malgré l'orage,
Me conduit à bord,

Ma barque s'engage, etc

LE BAILLI.

Se peut-il ! Colin n'est pas mort ?

JEAN-GAUD.

Non ; mais ce n'est pas tout.

LE BAILLI.

Comment donc ?

JEAN-GAUD.

Votre fille,
Il l'aime comme un fou : je sais qu'elle est gentille ;
Tout le monde le dit.

LE BAILLI.

Un jour tu finiras.

JEAN-GAUD, *lui frappant rudement sur l'épaule.*

Papa, ne vous chagrinez pas.
Votre Bailli... le chien...

LE BAILLI.

Après.

JEAN-GAUD.

Aura beau faire ;
Cécile, malgré lui, sera toujours Rosière.
Monseigneur va venir ; c'est ça qu'est un bon tour.

LE BAILLI, *transporté*

Monseigneur !.. Il suffit, va, presse ton retour.

JEAN-GAUD.

Je ne suis pas pressé.

LE BAILLI.

Retourne à ton village.

JEAN-GAUD.

Pourquoi ! moi, je voudrais rester au mariage.

LE BAILLI, *le repoussant pour le faire sortir.*

Ah ! ce n'est pas pour aujourd'hui ;
Tu peux partir ; si le bailli
Allait avec moi te surprendre...

JEAN-GAUD.

Parbleu, je n'ons pas peur de lui.

LE BAILLI, *toujours le poussant.*

Va-t-en.

JEAN-GAUD, *se retournant brusquement.*

Oh ! je pouvons l'attendre.

LE BAILLI, *le poussant tout-à-fait dehors.*

Va-t-en, va-t-en, maudit bavard.
(Seul en traversant le théâtre pour sortir de l'autre côté)
Vous viendrez, Monseigneur, mais il sera trop tard.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un paysage agréable. On voit une rivière dans le fond, plusieurs paysans sur la rive opposée, occupés a réparer le dégât causé par l'orage, et à amarrer plusieurs barques au rivage. Des montagnes élevées terminent ce tableau. Au-delà de la rivière, et à gauche du Théâtre en deça de la rivière, on apperçoit un petit tertre qui la domine

SCENE PREMIÈRE.

LE BAILLI, LES PAYSANS, *chargés de tout ce qui est nécessaire à la préparation de la fête de la Rose.*

LE BAILLI, *se démenant de toutes ses forces.*
A l'instant, je l'ordonne,
Que la Rose se donne;
Hâtez tout pour cela.

UN PAYSAN, *aux autres.*
Qui donc a la couronne?

UN AUTRE.
On ne nomme personne.

UN AUTRE.
Pourquoi donc ce train-là?

LE BAILLI, *montrant où doivent être placés le dais et le trône.*
Hâtez tout, je l'ordonne;
Là le dais, là le trône:
Dépêchez; c'est fort bien.
Vîte, vîte, sur-tout;
La façon n'y fait rien,
C'est le temps qui fait tout.

LES PAYSANS.
C'est fort bien, c'est bien dit,
Mais, parbleu, dans ce cas,
Le marteau ne va pas
Si vîte que l'esprit.

LE BAILLI, *à part sur le devant du théâtre.*
Pauvre Cécile!
Heureux Colin!
Maudit Herpin!
Ah! se venger est plus facile
Qu'arracher l'amour de son sein...
Plus de pitié, plus de clémence,
Plus de pitié pour ces gens-là.
Oui, je voudrais déjà
Que la fête commence.
A mes pieds je la verrai-la,
Et j'aurai sa main ou vengeance;
A mes pieds je la verrai-la...
Déja dans ma tête,
J'entends la marche de la fête.
(*Marche. Les paysans regarden le bailli, et se moquent de lui.*

LE BAILLI.
A mes pieds je la verrai-la.

LES PAYSANS.
La belle fête que cela.

LE BAILLI.
Tout est-il prêt? Fort bien; courage, mes enfans;
Et moi je vais d'ici presser les habitans.
(*Il sort, et les paysans abandonnent aussitôt leur ouvrage.*)

SCENE II.

CECILE, *éperdue, les cheveux épars, et se laissant tomber sur un banc de gazon.*

RECITATIF OBLIGE.

J'ai tout perdu, mon amant et la Rose,
J'ai tout perdu, j'ai perdu mon amant...
Mon père pleure en ce moment;
De sa douleur je suis la cause;
Qu'il me pardonne son tourment!
Ah! j'ai perdu mon amant et la Rose,
J'ai tout perdu, j'ai perdu mon amant.
Hélas! que faire au monde;
Dans ma douleur profonde
Je déteste le jour,
Je hais jusqu'à l'amour!
Lui seul il es la cause
De mon affretx tourment.
Ah! j'ai perdu mon amant et la Rose,
J'ai tout perdu j'ai perdu mon amant.
Sur ce cruel rivage
Colin trouve la mort.
Sur ce rivage,
Sur ce cruel rivage,
Oui, Colin, je partage
Ton sort.

(Elle monte précipitamment sur le tertre qui domine la rivière, et est prête à s'élancer à l'instant où Colin paraît au sommet des montagnes qui terminent le fond du théâtre.

SCENE III.

CECILE, COLIN

COLIN, *du haut de la montagne.*

Cécile, ô ciel !

CECILE.

C'est Colin !... je me meurs !

(Elle tombe évanouie.)

(Pendant la ritournelle du Duo, Colin descend précipitamment la montagne, passe la rivière dans une barque, et se trouve aux genoux de Cécile quand le Duo commence.

DUO.

COLIN.

Reconnais ton amant fidelle,
Cécile, il vient sécher tes pleurs.

CECILE.

Est-ce toi, mon amant fidelle ?
Quels sons suspendent mes douleurs ?

COLIN.

Quel bonheur sera donc le nôtre ?

CECILE.

A jamais vivons l'un pour l'autre ;
Colin, j'allais mourir pour toi.

COLIN.

Quoi, tu voulais mourir pour moi ?

CECILE.

Pour toi que j'aime ;

COLIN.

Mon bien suprême !

COLIN.

Celui qui t'aime
Vivra toujours pour toi.

CECILE.

Celui que j'aime
Va donc vivre pour moi.

COLIN.

Ah ! Cécile !...

CECILE.

Ah ! méchant, dans quelle horrible gêne !...
J'en pleure encor.

COLIN.

Ah ! Dieu !

CECILE.

Va, ce n'est plus de peine :
Mais, dis-moi donc...

COLIN.

Connais tout mon bonheur ;
J'amène en ces lieux Monseigneur ;

CECILE, *transportée.*

Monseigneur !

COLIN.

Oui, pour te rendre la Rose,
Il revient tout exprès, il arrive en ces lieux.

CECILE.

Ah ! Dieux !

COLIN.

Si tu savais comme il est généreux.

CECILE.

Le bon Seigneur !

COLIN.

Tantôt, quand hors d'haleine,
J'ai couru lui conter ma peine,
Les crimes du Bailli, nos malheurs à tous deux,
Avec tant d'intérêt il paraissait m'entendre !
Il avait les larmes aux yeux...

CECILE.

Ah ! je ne croyais pas qu'un Seigneur fût si tendre !

COLIN.

Il faut que Monseigneur soit lui-même amoureux.

DUO.

COLIN.

Après l'orage,
Un jour bien doux
S'offre à nous
Sans nuage.

CECILE.

Après l'orage,
Quel doux présage !
Que de beaux jours
Pour nos amours.

COLIN.

La tendre tourterelle
Que poursuit l'épervier,
S'enfuit à tire d'aîle
Dans le sein du ramier,
Amoureux et fidelle.

CECILE.

Ainsi bannissant son effroi,
L'amoureuse Cécile
Devient tranquille,
Auprès de toi.

ENSEMBLE.

Après l'orage, etc.

CECILE.

Mais, Colin, Monseigneur ne vient pas ...Qui l'arrête ?

COLIN, *regardant si personne n'arrive.*

Il viendra, te verra, commandera la fête.

CECILE.

Mon cher Colin, depuis que je te voi,
La Rose est chère encor pour moi.

COLIN.

Bientôt elle ornera ta tête.

(*On entend la symphonie qui annonce les habitans et la fête de la Rose.*)

CECILE.

Qu'entends-je ?

COLIN.

Juste Ciel !

CECILE.

Colin, l'on vient ici ;
Pour la fête tout se dispose.

SCENE IV.

Les Précédens, LE BAILLI, JUGES VIEILLARDS, PAYSANS et PAYSANNES, *portant tous les ornemens néssaires au couronnement de la Rosière.*

CECILE, *à Colin avec désespoir.*

C'en est fait, j'ai perdu la Rose.

LE BAILLI, *avec l'air triomphant.*

Oui, oui, vous la perdez.

SCENE V. *et dernière.*

Les Precedens, LE SEIGNEUR, HERPIN, Suite.

LE SEIGNEUR, *au Bailli.*

Vous vous trompez, Bailli.

CECILE.

Bonheur suprême,
C'est monseigneur,
Oui, c'est lui-même.
Ah ! quel bonheur !

ENSEMBLE.

Calmez la peine extrême
Qui déchire mon cœur;
Rendez-moi ce que j'aime,
Et la Rose et l'honneur.

(*à Herpin.*)

Vous, mon père, vous-même,
Ah! priez-le avec nous

(*au seigneur.*)

Je tombe à vos genoux.

LE SEIGNEUR.

Oui, c'est moi-même,
Moi qui vous aime,
Et viens sécher vos pleurs.
Appaisez vos douleurs.

à Colin, Cécile, Herpin.

Levez-vous.

(*au bailli.*)

Taisez-vous.

COLIN.

Bonheur suprême,
C'est monseigneur;
Oui, c'est lui-même,
Ah ! quel bonheur.

ENSEMBLE.

Calmez la peine extrême
Qui déchire mon cœur;
Rendez-lui ce qu'elle aime
Et la Rose et l'honneur

(*à Herpin.*)

Vous, mon père, vous-même.
Ah! priez-le avec nous.

(*au seigneur.*)

Je tombe à vos genoux.

HERPIN.

Oui, c'est lui-même,
C'est monseigneur,
Lui qui nous aime
Lui qui nous rend l'honneur.

[*A Cécile.*)

Pour le prier moi-même
Oui, je me joins à vous;
Je tombe à ses genoux.

LE BAILLI, *avec Nina et Lucile.*

Oh! trouble extrême,
C'est monseigneur;
Oui, c'est lui-même,
J'enrage de bon cœur.

(*a part aux jeunes filles.*

Annette, et vous Lucile
Comptez sur moi.

(*à part a chacune.*)

Oui, la Rose est a toi.
Mais accusez Cécile.

(*Les petites filles.*)

Oh? devant Monseigneur
Oh, non, non, j'ai trop peur,
Et j'aime trop Cécile.

CHŒUR.

Ah, quel bonheur,
C'est monseigneur.
Le bon seigneur.

CECILE et COLIN, *aux genoux du Seigneur.*

Monseigneur !

LE BAILLI, *étourdi.*

Monseigneur !

LE SEIGNEUR, *à Cécile et à Colin.*

Levez-vous, je l'ordonne.

(*à Cécile la relevant par la main.*)

On vous ôte la Rose, et moi je vous la donne.

LES VIEILLARDS, *avec empressement.*

Monseigneur, permettez...

LE SEIGNEUR, *les interrompant.*

Je respecte vos lois,

Vieillards, je ne viens point pour usurper vos droits.
Je sais qu'en donnant la couronne,
Je dois toujours confirmer votre choix.
(*En montrant Cécile.*)
Mais je veux qu'à vous-même elle doive la Rose;
Je ne la juge point, je viens plaider sa cause.
(*Pendant la ritournelle suivante, les garçons et les filles du village disposent tout ce qu'il faut pour le couronnement de la Rosière, en sorte que tout soit prêt vers la fin du chœur.*)

CHOEUR.

LE SEIGNEUR, *présente Cécile aux vieillards.*

Que lui reprocher en ce jour?
On peut aimer, et rester sage;
Quel est son crime; c'est l'amour:
Il doit trouver grace au village.

LE CHOEUR.

Que lui reprocher, etc.

LE SEIGNEUR, *aux vieillards.*

Oubliez que vous êtes vieux;
Rappelez-vous votre jeunesse;
Et que chacun sente ses yeux
Mouillés de pleurs délicieux,
Au souvenir de sa maîtresse.

LE CHOEUR.

Oui, que chacun sente ses yeux, etc.

HERPIN.

Oui, nous fûmes tous amoureux,
Et quoique vieux,
Sentons de même,
Que quand on aime
On en vaut mieux.

LE SEIGNEUR, *au Bailli.*

Vous, Bailli, (le pardon tient à la vérité,)
Je la connais, gardez-vous de la taire.
Le Bailli veut déployer son procès-verbal; le Seigneur s'avance vers lui.
Rougissez de l'abus de votre autorité;
Rougissez du chagrin d'un père,
Des pleurs d'une fille si chère,
Et de qui la sagesse égale la beauté;
Démentez le forfait qui lui fut imputé,
Votre trame odieuse, et ce plan concerté,
Ou bien, redoutez ma colère.

LE BAILLI, *confondu.*

Il est vrai, monseigneur; mais... croyez-moi...

LE SEIGNEUR.

Silence.

CECILE et COLIN.

De grace, monseigneur, oubliez son offense.

HERPIN.

Oui, monseigneur, en de si doux momens,
Que tout le monde soit fortuné.

LE SEIGNEUR.

J'y consens;
Ici se borne ma vengeance.
(*Faisant signe de rester au bailli qui veut sortir.*)
Non, le bonheur de l'innocence
Est le supplice des méchans.
Vous en serez témoin... Que la fête commence.

HERPIN.

Ah! faire des heureux, est un plaisir bien doux!

LE SEIGNEUR.

Herpin, que ce bonheur soit commun entre nous.
(*En montrant Cécile.*)
Pour prix de sa sagesse, on lui donne une Rose,
Il faut y réunir encore quelque chose;
Moi, j'y joins une dot...

HERPIN, *unissant Cécile et Colin.*

Moi, j'y joins un époux.
(*Marche jouée par l'orchestre.*)

(*Quand le Seigneur a conduit la Rosière et l'a placée à côté de lui sur le trône, les figurans qui formaient le berceau, se retirent alternativement et par paire de droite et de gauche. Ils disposent les arcs de fleurs en demi-cercle au fond du théatre, de sorte que tout cet enfoncement ne présente qu'une suite de portiques de fleurs, dont le trône et le dais occupent le centre.* (On Danse.)

RONDE, *pendant laquelle on danse.*

LE SEIGNEUR.

Chantez, dansez, amusez-vous,
Amusez-vous, jeunes compagnes,
Les ris, les jeux sont fait pour vous,
Et le bonheur pour les campagnes.
Il n'est qu'un mal, il n'est qu'un bien,
C'est d'aimer, ou de n'aimer rien
Le refrain en choeur.

NINA.

De ce que dit-là monseigneur,
Je suis un exemple moi-même;
Autrefois j'avais de l'humeur,
Je n'en ai plus depuis que j'aime.
Il n'est qu'un mal, etc. (*bis.*)

LUCILE.

Monseigneur dit la vérité,
Je le sens aussi par moi-même,
Je me parais par vanité,



Aujourd'hui c'est pour ce que
j'aime.
Il n'est qu'un mal, etc. *bis*.

HERPIN.

Quand on verrait fuir en un jour
Ceplaisir que l'on dit frivole,
Il nous faudrait chérir l'amour,
Pour les maux dont il nous console.
Il n'est qu'un mal, etc. *bis*.

CECILE.

Oui, mon cœur me le dit tout bas,
La vertu naît de la tendresse.

COLIN.

Quelle vertu ne donne pas
L'espoir de plaire a sa maîtresse?

ENSEMBLE.

Il n'est qu'un mal, etc. *bis*.

CHOEUR GÉNERAL.

Chantons, célébrons ce beau jour;
Où l'on voit l'hymen et le tendre
amour
Réunis entr'eux,
D'accord tous les deux
Pour rendre les amans heureux.

CECILE, *à son père*.

Quel bonheur est le nôtre,
Il vous sera commun.

COLIN, *à Herpin*.

Pour ajouter au vôtre,
Nous serons deux pour un.

CECILE, *regardant son père et le seigneur tour-a-tour*.

Nous disputant sans cesse
Qui mieux vous aimera.

COLIN, *de même*.

Ce combat de tendresse
Jamais ne finira.

COLIN, CECILE, *se regardant*

L'amour plaide la cause
Que le gagne en ce jour:
La fête de la Rose,
Est celle de l'amour.

CHOEUR GENERAL.

L'amour plaide leur cause
Et la gagne en ce jour
La fête de la Rose
Est celle de l'amour.

FIN.



